

*Les numéros correspondant à la pagination de la version imprimée sont placés entre crochets dans le texte et composés en gras.*

## « Rites funéraires et évolutions contemporaines du judaïsme : la *hèvrah qaddisha* aujourd'hui »

Thierry Legrand

*Les numéros correspondant à la pagination de la version imprimée sont placés entre crochets dans le texte et composés en gras.*

<75> Dans le judaïsme actuel, toutes tendances confondues, les grands événements de la vie sont marqués par des pratiques, des festivités et des liturgies particulières ; il s'agit, pour les fidèles juifs, de profiter d'occasions comme la naissance, la *bar-mitsvah*, le mariage et le décès, pour glorifier Dieu, accomplir sa volonté et les commandements (*mitsvot*).

La mort fait l'objet d'une grande attention dans le judaïsme car le sens de la communauté et de la famille y est particulièrement fort. Les rites funéraires se vivront au sein d'une communauté qui se resserre et qui accompagne à la fois le mort et les endeuillés. Il ne faut cependant pas exagérer l'importance de la mort, et rappeler que le judaïsme est une religion qui célèbre la vie<sup>1</sup>. On s'intéressera ainsi plus à ceux qui restent, ceux qu'il est nécessaire de consoler, qu'à ceux qui partent, puisque ces derniers <76> ou leur âme (*nèfesh* ou *neshamah*) sont désormais entre les mains de Dieu, dans l'attente de la résurrection et de la venue de l'ère messianique.

Le judaïsme a développé l'idée de l'accompagnement des personnes malades et des gens qui sont sur le point de mourir. Il y a là tout un effort de soutien, d'encouragement et de consolation, et ceci constitue un acte méritoire reconnu par la communauté juive. Ce temps qui précède la mort permet souvent de recueillir la confession des péchés du mourant, « élément important pour le passage vers le monde à venir » (Ouaknin, 2002, p. 36)<sup>2</sup>. Ce moment de confession est généralement suivi d'une récitation du *Chema* (« Écoute Israël, notre Dieu est le seul Seigneur... », Deutéronome 6,4), passage reconnu dans le judaïsme comme une forme de confession de foi. Les dernières paroles ou volontés du mort doivent être respectées ; elles ont souvent une valeur aussi importante qu'un testament écrit. Pour un fidèle juif, la première demande est souvent celle qui concerne le respect des coutumes funéraires et des rites qui y sont associés<sup>3</sup>. Dès lors, les soins qui sont apportés aux corps du défunt revêtent une grande importance et ne peuvent s'accomplir que dans un cadre réglementé par la *halakhah* juive<sup>4</sup>, actualisée et aménagée en fonction des contraintes, des habitudes et coutumes locales (*minhagim*). Cette contribution s'intéresse ainsi à <77> la *hèvrah qaddisha*<sup>5</sup>, un groupe de fidèles juifs engagés dans la prise en charge des défunts, l'accomplissement des rites funéraires traditionnels et l'accompagnement des familles endeuillées. Nous précisons la fonction et les attributions de ce groupe au sein des communautés juives actuelles, en nous appuyant sur des témoignages et des documents liturgiques utilisés dans les communautés du Consistoire israélite du Bas-Rhin. Nous

<sup>1</sup> « Selon la conception juive, la mort n'affecte que la partie physique de l'être humain. Elle ne signifie nullement la disparition totale de la personne. Elle consacre l'achèvement de sa mission terrestre et son accession au monde futur : le monde de la vérité. C'est pour cela que le juif ne doit éprouver ni terreur ni désarroi face à la mort. Néanmoins, pour le judaïsme, c'est un devoir de manifester douleur et tristesse suite à la disparition d'un être cher. », Introduction au rituel juif de la *hèvrah qaddisha* de Strasbourg (*Abrégé des lois et prières*, 2005, R-12).

<sup>2</sup> Le mourant peut faire la déclaration suivante, « Que ma mort soit comme l'expiation de toutes mes transgressions », mais d'autres formules intègrent le rappel de l'attente d'un monde nouveau.

<sup>3</sup> De manière concrète, les familles juives qui déménagent et s'installent dans une nouvelle localité s'enquient généralement rapidement des mesures à prendre auprès de la communauté juive locale pour acheter ou réserver une concession funéraire (prix dégressif en fonction de l'âge et des revenus). Un membre non affilié à la communauté juive locale peut être enterré selon le rite juif, mais il devra payer une somme importante à la communauté.

<sup>4</sup> La *halakhah* définit les principes ou les règles de la pratique religieuse juive ; elle se fonde sur une étude du Talmud et des écrits postérieurs de la tradition juive ; elle s'appuie également sur des compilations halakhiques comme le *Shoulhan Aroukh* (XVI<sup>e</sup> s.) de Rabbi Yossef ben Ephraïm Karo.

<sup>5</sup> D'autres transcription de cette expression araméenne existent : *chevra kadisha*, *'hevra kadicha*.

présenterons également le rite de purification désigné en hébreu par le terme *taharah*, élément fondamental du dispositif actuel de prise en charge du corps des défunts<sup>6</sup>.

## 1. Pratiques mortuaires et funéraires : quelques généralités<sup>7</sup>

On rappellera tout d'abord l'importance accordée à la pratique de l'inhumation dans le judaïsme (Fiszon, 2010, pp. 375-376) : toute personne juive doit pouvoir rejoindre la terre parce qu'elle en est issue (voir Genèse 3,19, « ...poussière tu fus, et poussière tu redeviendras ») et que l'enterrement prolonge le lien établi entre la créature et son créateur<sup>8</sup>. En d'autres termes, l'opposition à un retour originel équivaut à une négation de l'acte créateur divin. En conséquence, les pratiques d'incinération, considérées comme une destruction du corps, ne sont en principe pas tolérées dans le judaïsme, notamment parce qu'elles sont <78> en contradiction avec le principe de résurrection<sup>9</sup>. Dans le prolongement de cette idée, la question de l'intégrité du corps, liée à celle de la résurrection future, revêt une importance considérable dans les pratiques d'inhumation<sup>10</sup> : toutes les parties du corps (le sang perdu<sup>11</sup>, les cheveux coupés, etc.) mais aussi les prothèses ou les accessoires portés par le défunt devront être enterrés avec lui.

Lorsque le décès a été reconnu par un médecin (on constatait jadis le décès en posant plume sur les lèvres pendant quelques minutes)<sup>12</sup>, on ferme les yeux et la bouche du défunt, on recouvre son visage d'un drap puis on étend ses bras le long du corps. On installe généralement le corps sur le sol, recouvert d'une couverture ou d'un drap, les pieds en direction de la porte. Cette annonce et reconnaissance du décès est suivie de plusieurs pratiques mortuaires typiques du judaïsme, mais qui varient en fonction des types de communautés et des traditions familiales et locales<sup>13</sup> : bougie allumée placée près de la tête (allusion à Proverbes 20,27 « le souffle de l'homme est une lampe du Seigneur »)<sup>14</sup> ; miroir couvert, <79> car il peut distraire du deuil<sup>15</sup> ; portraits recouverts ; réservoirs de stockage de l'eau vidés (symbole du départ de quelqu'un) ; *mezouzah*<sup>16</sup> enlevée de la pièce ; livres religieux déplacés, etc. D'une manière générale, la conduite des personnes présentes au domicile du défunt doit être empreinte de dignité et de respect, car la présence du corps du défunt sacralise ces lieux.

Dans un délai assez bref, juste avant les funérailles et l'inhumation, il est recommandé de préparer assez rapidement le mort et de le purifier (rituel de la *taharah*). Il y a une certaine urgence à régler la

---

<sup>6</sup> Nous remercions en particulier Madame Husselstein et Madame Gensburger de nous avoir fait part de leurs expériences et de leurs connaissances dans le domaine étudié pour cette contribution.

<sup>7</sup> Les pratiques et rites que nous décrivons dans ces lignes peuvent varier en fonction du type de communauté juive.

<sup>8</sup> Voir ici le premier récit de création en Genèse 1 et les rapprochements possibles entre le nom hébreu « *Adam* » (homme, rouge) et « *adamah* » (sol, terre). Sur les principes qui régissent les pratiques juives d'inhumation (égalité devant la mort, résurrection, etc.), cf. Zwillling, Legrand, 2015, pp. 256-260.

<sup>9</sup> « Une personne désirant se faire incinérer de son vivant nie la résurrection des morts et ne ressuscitera pas ! Elle porte atteinte au caractère noble et sacré du corps et de l'âme » (*Abrégé des lois et prières*, 2005, R-37). Les pratiques signalées en 1 Samuel 31,12 (corps de Saül et de ses fils brûlés) et Gn 50,2.26 (embaumement) sont exceptionnelles (Kubersky, 2012, pp. 66-76). La Shoah est également à l'arrière-plan de l'interdiction des pratiques d'incinération, mais il semble que ces pratiques soient en augmentation constante dans les communautés libérales ou réformées américaines (Kornbluth, 2012).

<sup>10</sup> La pratique de l'autopsie est normalement interdite par la loi juive, sauf dans les cas de suspicion d'homicide et si l'autopsie permet quelques avancées médicales. Mais il y a débat sur ces questions au sein du judaïsme.

<sup>11</sup> Les vêtements tachés de sang sont ensevelis avec le défunt.

<sup>12</sup> Sur l'exigence des critères légaux, voir Fiszon, 2010, p. 375.

<sup>13</sup> On se référera aux indications données comme « premiers gestes au moment du décès » sur le site du Consistoire de Paris : <https://consistoire.org/hevra-kadicha/> (consulté 06/2019).

<sup>14</sup> Cette bougie commémorative allumée pendant plusieurs jours symbolise le corps et l'âme du défunt : « Les lumières expriment l'immortalité de l'âme et évoquent son accession au séjour céleste » (*Abrégé des lois et prières*, 2005, R-14). On utilisera également des bougies (ou veilleuses électriques) pendant les périodes réglementaires de deuil et au jour anniversaire de la mort de quelqu'un.

<sup>15</sup> La coquetterie n'est pas de mise en période de deuil.

<sup>16</sup> Cet étui placé sur les montants des portes d'une maison juive invite le propriétaire ou le visiteur à respecter les commandements de la Torah (cf. Deutéronome 6,4-9 et 11,13-21, passages inscrits sur un petit parchemin inséré dans la *mezouzah*).

question de la mort dans le judaïsme, étant donné que l'âme du défunt doit rejoindre le plus vite possible, et dans les meilleures conditions, son lieu de résidence auprès de Dieu<sup>17</sup>. Ainsi, pour que l'âme du défunt soit en paix et puisse rejoindre la résidence céleste et divine, il faut que le corps ait été purifié de toute poussière, de tout liquide et de toute souillure. Pour ce faire, la prise en charge de la préparation du mort est réalisée par des spécialistes : des juifs pieux spécialement préparés à cette tâche, membres de la *hèvrah qaddisha* locale dont nous précisons le rôle dans le chapitre suivant.

Une fois le corps du défunt préparé, les funérailles ont lieu dès que possible, à la synagogue, à la maison ou dans un autre lieu. La cérémonie est généralement simple et de courte durée. Les riches et les pauvres sont traités de la même manière, car il y a, en principe, égalité de tous devant la mort (Zwilling, Legrand, 2015, pp. 256-258).

En présence de la famille restreinte, avec ou sans rabbin, on récite une série de psaumes (par ex. le Psaume 23 qui rappelle la fragilité humaine et l'espérance humaine) ; on y associe quelques bénédictions et, dans le cas d'une femme, <80> on récite quelques versets du Proverbes 31,10s sur la femme de valeur (*Abrégé des lois et prières*, 2005). On y ajoute une prière commémorative dans laquelle on évoque le Dieu de compassion en lui demandant de garder le défunt dans la paix et en rappelant la vie éternelle qui l'attend. Un éloge (*hèspéd*)<sup>18</sup> de la personne peut être fait à l'occasion de cette cérémonie.

Après cette brève solennité, on emporte le cercueil<sup>19</sup> au cimetière. Des membres de la famille, de la *hèvrah qaddisha* ou des amis sont invités à porter le cercueil, c'est la marque d'une grande considération. Lorsque le cercueil est transporté, le corps du défunt doit être placé dans le sens de la marche, les pieds en avant. Le cortège forme une sorte de procession au cours de laquelle on récitera le Psaume 91 en intercalant des pauses ; pour certaines personnes particulièrement pieuses, on sonne du *choffar*<sup>20</sup> lors des enterrements.

Le cimetière est appelé « maison de vie » (*beyt ha- hayim*) ou « maison d'éternité » (*beyt 'olam*). Il n'y a en principe pas de culte des morts dans le judaïsme et la « maison d'éternité » ne fait pas l'objet d'une attention particulière (pas de fleurissement, couronnes mortuaires, entretien des tombes, etc.)<sup>21</sup>. Ajoutons que la visite des cimetières juifs n'est pas encouragée par la tradition juive<sup>22</sup>, même si cette pratique a pu se développer dans certaines communautés.

<81> Vient la dépose du cercueil dans la tombe<sup>23</sup>. On récite encore quelques paroles et prières (*tsidduk ha-din*), puis on jette de la terre sur le cercueil (non hermétiquement fermé)<sup>24</sup>. Dans la plupart des communautés, c'est à ce moment-là (ou juste après la *taharah*)<sup>25</sup> que les membres de la famille marquent leur deuil en procédant à la déchirure ou coupure rituelle (*qeri'ah* ou *kéria*) de la partie

---

<sup>17</sup> La *halakhah* recommande d'enterrer les défunts le jour même du décès, mais on respecte, en principe, le calendrier liturgique qui interdit les inhumations le *shabbat* et les jours de fête. Des dispositions spéciales sont prises lorsqu'un décès survient durant ces temps festifs.

<sup>18</sup> La tradition juive rattache cette pratique au texte de Genèse 23,2 : « Abraham entra faire le deuil de Sara et la pleurer ».

<sup>19</sup> On choisit généralement un cercueil sans ornement et en bois tendre pour que la décomposition soit la plus rapide possible (cf. Genèse 3,19). Lorsque la législation locale le permet, le fond du cercueil est percé de trous.

<sup>20</sup> Le *choffar* est la corne d'un animal *kasher* utilisée dans certaines occasions importantes, notamment pour les fêtes de *Rosh Hashannah* et de *Kippour*.

<sup>21</sup> Il faut signaler que les rites funéraires concernent aussi, même si c'est dans une moindre mesure, les écrits sacrés ou les objets du culte juif (rouleaux de la Torah, écrits hébreux, *tefillin*, *mezouzoth*, livres de prières, etc.).

<sup>22</sup> Le cimetière étant considéré dans la tradition juive comme le domaine des esprits et des démons, il était conseillé de s'en tenir à l'écart pour éviter d'être frappé par les puissances démoniaques (Raphaël, 1975, pp. 113-114 ; voir aussi Schnitzler, 2012, pp. 129-134).

<sup>23</sup> La tombe doit garder un caractère de simplicité (en principe, pas de statues ou d'autres représentations), la pierre tombale marque la permanence du souvenir du défunt, elle comporte des indications biographiques simples et éventuellement la mention des qualités du défunt. La pierre tombale est souvent installée après la période de deuil, soit à la date anniversaire du décès (Nohlen, 2012).

<sup>24</sup> Si le cercueil est obligatoire en France, il n'en est pas de même en Israël où le corps du défunt, transporté sur une civière, recouvert d'un simple linceul, peut être enterré à même la terre.

<sup>25</sup> Le moment choisi pour la *qeri'ah* varie selon les lieux et les habitudes familiales. Ainsi, la *qeri'ah* pour une femme peut être réalisée au retour du cimetière par une des femmes de la *hèvrah qaddisha*.

supérieure d'un vêtement qu'ils portent<sup>26</sup>. Il y a ici quelques différences de pratiques entre les communautés ashkénazes et séfarades et en fonction des habitudes locale et du calendrier liturgique<sup>27</sup>.

Après l'inhumation, on récite le *kaddish* (sanctification) pour les funérailles. Le *kaddish* est une des plus anciennes prières juives régulièrement utilisées dans la liturgie synagogale. Cette prière se présente sous plusieurs formes : le *kaddish* abrégé, complet, le *kaddish rabbane* (des rabbins) et le *kaddish* des orphelins ou des <82> endeuillés (*kaddish yatom*)<sup>28</sup>. Il y a donc une forme spéciale du *kaddish* pour les funérailles ; elle est dite en araméen<sup>29</sup> à vitesse lente et de manière solennelle. Il ne s'agit pas à proprement parler d'une prière pour les morts, mais d'une glorification du nom de Dieu et d'un appel à la venue de son royaume, d'un rappel de la résurrection des morts, d'une attente de la restauration de Jérusalem et de son Temple, d'une attente de la paix et de la vie pour tout Israël. Le *kaddish* marque la rupture entre la période des funérailles et la période de deuil (*avéluth*). Les funérailles se prolongent par un moment de condoléances où l'on peut déclarer aux membres de la famille : « que le Seigneur te console parmi les affligés de Sion et de Jérusalem »<sup>30</sup>.

On quitte le lieu de sépulture en ayant pris le soin de se laver les mains<sup>31</sup>. Le soir même, ou juste après les funérailles, un repas simple (*seoudath havra'ah*) est préparé par les amis de la famille ou la *hèvrah qaddisha*, la famille endeuillée n'ayant pas le droit de toucher à sa propre nourriture. Ce repas est considéré comme un repas de convalescence ou de rétablissement. On y mange actuellement des œufs, des olives, et des aliments de formes ronde ou ovoïde qui sont, dit-on, symboliques de la nature cyclique et éternelle de la vie et représentent l'endeuillé encore en état de choc.

Le temps du deuil comporte habituellement trois périodes<sup>32</sup> qui doivent permettre une expression de la douleur et du chagrin, <83> une immersion familiale et une réintégration progressive à la vie normale jusqu'au jour anniversaire de la mort du défunt, pour les parents du défunt et la famille proche<sup>33</sup>. Au cours de ces périodes, la rigueur des pratiques de deuil va en décroissant et ces pratiques varient d'une communauté à une autre et tiennent compte des traditions familiales et locales<sup>34</sup> : abstinences diverses, cessation d'activité, isolement, encouragement à l'étude et aux actes charitables, etc.

## 2. Le corps respecté et accompagné : la *hèvrah qaddisha*

Au sein des communautés juives, depuis des siècles, la prise en charge de la préparation du mort et l'accompagnement de la famille se fait par l'intermédiaire de la *hèvrah qaddisha*, la « compagnie

---

<sup>26</sup> Cette coutume s'enracine dans la pratique biblique du déchirement des vêtements en signe de deuil ou de malheur (cf. Genèse 37,34 ; Josué 7,3 ; 2 Samuel 13,31 ; Job 1,20 ; etc.). En général, les proches parents coupent le côté gauche du vêtement (près du cœur), les autres membres de la famille coupent le côté droit. En fonction de la proximité familiale, on portera plus ou moins longtemps le vêtement coupé (voir *Le rituel du deuil*, 1992, pt 7). Chez les libéraux, on se contente parfois de porter un ruban déchiré.

<sup>27</sup> Les rituels anciens comportent parfois les variantes ashkénazes et séfarades des pratiques à accomplir et des prières à utiliser. Pour la communauté de Strasbourg et environs, on consultera l'*Abrégé des lois et prières*, 2005, rite ashkénaze, fiches A-4 à A-64, rite sépharade, fiches S-2 à S-62.

<sup>28</sup> Le *Mahzor Vitry*, recueil liturgique du XI<sup>e</sup> siècle, confirme l'usage ancien du *kaddish* au cours des cérémonies mortuaires (Birnbaum, 1964, pp. 537-539).

<sup>29</sup> On en donne la transcription pour les gens qui ne connaissent pas l'araméen.

<sup>30</sup> Cette formule varie en fonction des lieux et des communautés.

<sup>31</sup> Dans certaines communautés, on se lave les mains trois fois, en suivant des règles précises et en évitant de passer directement le récipient contenant l'eau à d'autres personnes présentes. Les mains ne seront pas séchées « pour exprimer symboliquement que l'on reste en pensée avec le défunt et les endeuillés » (*Abrégé des lois et prières*, 2005, R-23).

<sup>32</sup> Après la période qui va de l'annonce du décès à l'enterrement (*Aninouth*, environ 3 jours) : sept jours de grand deuil et d'humilité (*Shiv'ah*), un mois de deuil moins rigoureux (*Sheloshim*), les mois restants jusqu'à la date anniversaire du décès (*Yahrzeit*) ; voir Talmud de Babylone *Mo'ed Katan* 27a-b et *Abrégé des lois et prières*, 2005, R-25 et R-26-32.

<sup>33</sup> Ces règles s'appliquent « exclusivement lors du décès de l'un des sept proches parents suivants : le père, la mère, le fils, la fille, le frère, la sœur et le conjoint » (*Le rituel du deuil*, 1992).

<sup>34</sup> Sur les nombreuses règles à observer durant ces périodes de deuil, voir *Le rituel du deuil*, 1992, points 15 à 20.

sainte » ou « société sainte », ou encore la « confrérie du dernier devoir »<sup>35</sup>. En hébreu, le *ḥabér* est le « compagnon », « l'associé » ou « l'ami », et le terme *ḥèvrah* (ou *ḥavourah*) désigne une société ou une association de personnes qui partagent les mêmes intérêts et poursuivent les mêmes objectifs.

Le système des compagnies (*ḥèvroth*) ou sociétés particulières est bien attesté dans le judaïsme de la fin du Moyen Âge<sup>36</sup>. Ces sociétés se différenciaient d'une simple association de personnes par la nature religieuse de leurs activités et leur intérêt pour la pratique de la bienfaisance (Goldberg, 1993, « Charité », pp. 213-216). Elles existaient dans le cadre des communautés religieuses juives et y appartenir procurait honneur dans le monde présent et <84> rétribution dans le monde céleste. Ces sociétés comprenaient parfois des périodes d'apprentissage ou d'initiation, elles collectaient des fonds, organisaient des fêtes réservées aux membres et fonctionnaient selon des règles et des conventions connues de ces derniers. Elles étaient menées par un responsable (*rosh* ou *rosh ḥèvrah*) qui avait le pouvoir d'accepter ou d'exclure les membres et de fixer des droits de participation. Certaines d'entre elles jouissaient d'une grande autonomie vis-à-vis de l'administration de la communauté juive locale, tandis que d'autres dépendaient directement de cette dernière (Lewenthal, 2010, pp. 411-413). On connaît ainsi l'existence de compagnies de couturiers ou d'autres corps de métiers, mais il existait surtout des compagnies liées à la sphère religieuse et à l'assistance d'autrui (*gemilouth ḥassadim*) : culte synagogal, entretien des locaux religieux, étude de la Torah (pour les orphelins et les enfants de familles pauvres), soutien aux pauvres et aux personnes isolées, aide médicale, visite des malades, accompagnement des familles endeuillées, etc.

Les origines de la *ḥèvrah qaddisha*<sup>37</sup> comme organisation funéraire sont à situer à l'époque talmudique ou au début de l'époque post-talmudique, c'est-à-dire à partir du VIII<sup>e</sup> siècle de notre ère<sup>38</sup>. Cependant, les attestations claires d'une telle association dévouée aux défunts et aux familles endeuillées ne remontent qu'au XIV<sup>e</sup> siècle, en Espagne et en Allemagne<sup>39</sup>. On pense qu'à l'origine les activités d'accompagnement de cette association ne concernaient que les membres de la compagnie ou les fidèles juifs sans attaches familiales et sans moyen. Ce n'est qu'à partir du XVI<sup>e</sup>-XVII<sup>e</sup> siècle que les activités de ce type de compagnie s'étendirent à <85> tous les défunts de la communauté juive locale<sup>40</sup>. Dans les siècles qui suivirent et dans toute la zone européenne, la *ḥèvrah qaddisha* devint une institution juive importante et influente, plus ou moins dépendante des communautés juives (Lewenthal, 2010)<sup>41</sup>. Cette situation perdura jusqu'à la Seconde Guerre mondiale, notamment dans les villages et les villes à forte présence juive.

Dans la région Est de la France, zone d'implantation ancienne des communautés juives, la plupart des grandes villes (Metz, Strasbourg, Colmar, Sélestat, Mulhouse) sont aujourd'hui encore dotées d'une *ḥèvrah qaddisha* rattachée au Consistoire<sup>42</sup> et, d'après les témoignages recueillis, les demandes d'inhumation selon le rite juif sont toujours très importantes, même si certains membres préfèrent être enterrés en Israël. La communauté libérale de Strasbourg dispose également de sa propre « compagnie sainte », car les différents courants du judaïsme ne s'entendent pas toujours sur la manière d'accompagner les défunts et de pratiquer la *taharah*.

---

<sup>35</sup> D'après Goldberg (« Confrérie sainte », 1993, p. 273), « A l'origine, le terme était utilisé pour une association d'entraide ou pour la communauté juive prise dans son ensemble (ainsi qu'il apparaît dans la prière *Yeqoum pourqan*) ».

<sup>36</sup> Rabinowitz, 1972, col. 440-442.

<sup>37</sup> Dans le judaïsme séfarde, cette « compagnie » a d'abord porté le nom de *ḥèvrah ḥésed veémet*, la « compagnie de la bonté/charité et de la vérité », en référence au passage de Genèse 47,29 (mort de Jacob et engagement de Joseph pour qu'il ne soit pas enterré en Egypte).

<sup>38</sup> Le Talmud de Babylone (*Mo'ed Katan* 27b) évoque ce type d'organisation, et le commentaire de Rachi de Troyes, au XI<sup>e</sup> s., semble confirmer l'existence de telles associations (cf. Rabinowitz, 1972, col. 443).

<sup>39</sup> Pour les communautés juives de l'Empire ottoman, voir Lewenthal, 2010, p. 410.

<sup>40</sup> L'ouvrage de Sylvie Anne Goldberg (*Les deux rives du Yabbok*, 1989) analyse en détail l'histoire de la *ḥèvrah qaddisha* de la communauté juive de Prague au XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècle et montre le rôle fondamental de cette organisation dans la vie de la communauté juive locale.

<sup>41</sup> Certaines *ḥèvrah qaddisha* étaient propriétaires des cimetières dont elles avaient la charge.

<sup>42</sup> Dans la région parisienne où se trouve une forte concentration de communautés juives, chacune d'entre elle dispose de sa propre *ḥèvrah qaddisha*.

La *hèvrah qaddisha* peut intervenir avant le décès d'une personne gravement malade ou sur le point de mourir. Contactée par l'un des proches ou un membre de la communauté juive, la *hèvrah qaddisha* pourra déléguer un de ses membres pour accompagner la personne malade jusqu'à son dernier souffle. Il s'agit d'une présence réconfortante, discrète et protectrice : la personne agonisante ne doit pas rester seule et tout doit être mis en œuvre pour ne pas précipiter sa mort<sup>43</sup>. Lorsque cela est possible, les membres <86> de la *hèvrah qaddisha* se relayent jusqu'au décès pour réciter le *Chema*.

La *hèvrah qaddisha* s'occupe des aspects matériels qui entourent la mort d'un individu et décharge la famille des tâches pratiques à accomplir lors d'un décès<sup>44</sup>. A titre d'exemple, on mentionnera le fait d'avertir la famille éloignée, d'organiser les déplacements et d'annuler les rendez-vous pris par les proches, de récupérer les documents administratifs nécessaires à l'inhumation, de prendre en charge la garde des enfants, de préparer le repas de convalescence, etc. La mise en place de cette organisation s'appuie sur la reconnaissance d'un statut particulier pour les personnes touchées par le décès d'un proche. Ces personnes, qualifiées d'*onenim* (sg *onen*, « opprimé »)<sup>45</sup>, peuvent être déchargées par la *hèvrah qaddisha* de toutes responsabilités et activités. Dans la sphère strictement religieuse, elles sont jugées incapables de s'investir correctement dans la prière et la pratique des commandements positifs ; elles sont donc dispensées des pratiques religieuses classiques (port des *teffilin* et du *tallith*, participation au *minyane*, récitation de bénédictions, présence à la synagogue, etc.)<sup>46</sup>. Ainsi, la *hèvrah qaddisha* décharge la famille endeuillée des obligations pratiques et religieuses en vue du respect que l'on doit au défunt, à un moment où son entourage, touché par la tristesse et l'abattement, se trouve dans l'incapacité d'accomplir correctement les commandements liés à la disparition d'un proche.

Les membres d'une *hèvrah qaddisha* peuvent se répartir les tâches à accomplir en fonction de leurs disponibilités, de leurs compétences ou charismes : certains accompagnent sur la durée les familles endeuillées, tandis que d'autres sont plutôt spécialistes <87> de la *taharah* ou des services à accomplir au cimetière<sup>47</sup>. Le responsable de la *hèvrah* s'occupe de l'organisation des permanences à accomplir auprès des familles (chaîne d'appels téléphoniques pour constituer l'équipe, choix des personnes à mobiliser, etc.)<sup>48</sup> et de la formation continue des membres de la *hèvrah qaddisha*. Le responsable de la *hèvrah qaddisha* prend également contact avec un service de pompes funèbres qui est informé des pratiques mortuaires juives et a l'habitude de travailler dans ce cadre.

L'accompagnement des familles est en principe un service bénévole, mais les conditions de la vie moderne font qu'un certain nombre des grandes communautés comptent des membres rémunérés<sup>49</sup>. En fonction des communautés, on encourage les fidèles à verser une cotisation à la *hèvrah qaddisha* locale. A Strasbourg, la *hèvrah qaddisha* accomplit un service bénévole, alors même que l'activité d'accompagnement des familles ne faiblit pas. Ceci n'est pas sans poser quelques difficultés pour constituer des équipes de bénévoles disponibles en journée et en soirée pour accomplir des permanences de veille auprès des familles endeuillées ou pour participer à la *taharah*. Le manque de disponibilité de certains membres (engagements professionnels, contraintes familiales, conditions de pureté, etc.) complique souvent la tâche des responsables. La *hèvrah qaddisha* de Strasbourg compte ainsi une vingtaine de membres inscrits pour une dizaine de personnes régulièrement actives et disponibles. Les « compagnons » sont choisis ou cooptés parmi les membres de la communauté juive qui ont de l'expérience et qui respectent le *shabbat*, pratiquent la *kashrout* et suivent les commandements (*mitsvoth*). <88> En bref, il faut être pratiquant et résolument tourné vers les autres<sup>50</sup>.

<sup>43</sup> « Un agonisant doit être veillé et accompagné jusqu'à son décès » (Fiszon, 2010, p. 375).

<sup>44</sup> « Chaque coreligionnaire, issu d'un milieu religieux ou éloigné, a droit aux mêmes égards, à la même sollicitude, au moment de la mort. » *Abrégé des lois et prières*, 2005, R-18.

<sup>45</sup> Ce statut est reconnu dans la période limitée qui va de l'annonce du décès à l'enterrement, soit quelques jours, tout au plus. Après cette période, commence le temps du deuil (*avelouth* pour les personnes désignées comme *avélim*) auquel sont associés d'autres pratiques et comportements.

<sup>46</sup> Pour une liste complète des interdits à respecter et des pratiques recommandées, voir *Le rituel de deuil*, 1992, pt 6 « Aninoute ».

<sup>47</sup> Jadis, dans les grandes communautés, les compagnies saintes comportaient plusieurs équipes spécialisées dans un élément particulier de l'accompagnement des défunts et des endeuillés.

<sup>48</sup> Signalons qu'un membre d'une *hèvrah qaddisha* ne peut participer à la *taharah* d'un de ses proches parents.

<sup>49</sup> C'est le cas à Paris et en Israël où l'importance des communautés entraînent la mise en place de « compagnies saintes » qui emploient leurs membres à plein temps.

<sup>50</sup> Gugenheim évoque le dévouement et la piété des membres (Gugenheim, 1988, *Les derniers devoirs*, p. 7).

Il n'est pas prévu d'examen d'entrée dans la *hèvrah qaddisha* et la formation générale se fait par une documentation écrite et des contacts avec des membres de la *hèvrah*. Certaines formations à la *taharah* peuvent être données durant l'année par un rabbin rattaché à la synagogue locale.

En dehors des aspects matériels qui entourent le décès et l'accompagnement de la famille, l'activité principale de la *hèvrah qaddisha* consiste à s'occuper du corps des défunts. Comme nous l'avons signalé plus haut, le corps doit être purifié à travers un rituel nommé *taharah*<sup>51</sup> : il s'agit d'une purification physique, matérielle et aussi spirituelle qui s'accomplit dans le respect le plus total de la personne défunte. Il s'agit par exemple de ne pas accomplir de gestes qui auraient pu choquer la personne de son vivant. La procédure de purification n'est généralement pas appliquée si le défunt perd son sang (blessé grave, femme en couche, etc.)<sup>52</sup>. Dans ces cas précis, on enterre généralement assez rapidement le défunt dans une couverture spéciale ou avec ses *takhrikhin* (vêtements mortuaires) mais sans lui retirer ses propres vêtements.

Tout au long de la prise en charge du corps du défunt, quand cela est possible, les hommes s'occupent des hommes et les femmes rendent les derniers devoirs aux femmes. On distingue ainsi une *hèvrah qaddisha* des hommes et une *hèvrah qaddisha* des femmes<sup>53</sup>. Pour participer à cette dernière, on choisit de préférence des femmes mariées et/ou ménopausées : il est en principe interdit d'accomplir le rite de la *taharah* durant la période des règles.

Seuls les membres de la *hèvrah qaddisha* sont qualifiés pour assister à ce temps de purification (*taharah*) qui se fait dans l'intimité, si possible au domicile du défunt, dans une pièce fermée. Certaines communautés disposent de lieux dédiés à cette activité, équipés notamment d'un système pour l'écoulement des eaux utilisées dans le déroulement du rituel.

Une *première phase du rituel* consiste en une toilette complète du défunt avec de l'eau tiède (ongles, mains et pieds, coiffure des cheveux, etc.), tandis que le corps, toujours couvert d'un drap, est déposé sur une table<sup>54</sup>. Le responsable (*rosh*) de la *hèvrah qaddisha* se tient généralement à la tête du défunt pour procéder au lavage du corps, tandis que les autres participants se tiennent à gauche et à droite du corps pour en faciliter le retournement lors de la toilette de chaque membre. Durant chacune des opérations de nettoyage, on couvre, autant qu'il est possible, la nudité du corps du défunt.

La *seconde phase du rituel* de purification (*taharah* ou grande *taharah*) consiste à verser une grande quantité d'eau sur le corps allongé (20 à 40 litres d'eau)<sup>55</sup> afin de le purifier. Les récipients d'eau sont vidés de leur contenu en trois temps, en associant cette pratique à la récitation d'un verset du prophète Ezéchiel (36,25) : « Et j'épancherai sur vous des eaux pures afin que vous deveniez purs ; de toutes vos souillures et de toutes vos abominations, je vous purifierai » (trad. du Rabinat). La tendance ultra orthodoxe préfère accomplir le versement de l'eau sur le corps lorsque celui-ci est placé en position verticale, et « certaines communautés ont l'habitude de tremper le défunt dans un *Miqvéh*, surtout s'il s'agit d'un *Tsaddik*, <90> de crainte de ne pas avoir réussi la purification des 40 litres (Techouvot Véhanhagot 1-718) »<sup>56</sup>.

Le corps ainsi purifié est ensuite revêtu de vêtements mortuaires qu'on appelle les « *takhrikhin* »<sup>57</sup>, identiques pour chaque juif, selon le principe d'égalité de tous devant la mort ; c'est la *troisième phase de ce rituel*. Il s'agit de vêtements simples en lin blanc : chemise, pantalon, sans poche<sup>58</sup>, couvre-chef

<sup>51</sup> Ce terme (dérivé du verbe hébreu *tahar* : « purifier », « être pur ») désigne à la fois l'ensemble des trois phases du rituel (nettoyage, purification et habillage) et sa partie centrale, parfois désignée comme la « grande *taharah* ».

<sup>52</sup> La *taharah* s'applique également aux personnes suicidées.

<sup>53</sup> D'un point de vue concret, la communauté juive de Strasbourg a édité un livret d'informations pratiques à destination des femmes de la *hèvrah qaddisha* et des femmes juives qui souhaitent s'informer sur les pratiques funéraires (*La Tahara*, Solidarité Féminine Juive).

<sup>54</sup> Tout doit être mis en œuvre pour éviter de laisser le corps dénudé. Les bijoux du défunt sont également retirés.

<sup>55</sup> Ce chiffre varie d'une *hèvrah qaddisha* à une autre. Le Grand rabbin Gugenheim précise : « neuf mesures d'eau (21,6 litres de préférence, et au minimum 12, 45 litres) » (Gugenheim, 1988, p. 7). La manière de procéder au versement de l'eau varie également (en une fois, trois fois, etc.).

<sup>56</sup> [http://www.torah-box.com/question/purification-du-defunt-couche-ou-debout\\_15691.html](http://www.torah-box.com/question/purification-du-defunt-couche-ou-debout_15691.html) (consulté le 31/08/2017).

<sup>57</sup> Le terme renvoie au manteau de Mardochée en Esther 8,15.

<sup>58</sup> Le mort ne doit rien emporter dans l'autre monde que les commandements (*mitsvoth*).



pour les hommes, bonnet pour les femmes, chaussons ; l'ensemble ne devant comporter aucune couture, aucun bouton ou d'autres formes d'attache. Des cordelettes ou rubans de tissus sont autorisés pour nouer ou maintenir les éléments vestimentaires et les cheveux<sup>59</sup>. Les hommes sont souvent enveloppés dans leur châle de prière, le *tallith*, dont on n'a pris le soin d'enlever les franges (*tsitsith*) ou de les rendre impropre : le mort n'est donc plus soumis à la *mitsvah* des *tsitsith*<sup>60</sup>. Pour les membres de la communauté juive de Strasbourg, il sera demandé à la famille du défunt de transmettre à la *hèvrah qaddisha* les quatre draps nécessaires aux procédures de purification, ainsi que les vêtements mortuaires. Si le défunt ne dispose pas de son propre linceul, ce vêtement pourra-être fourni par la *hèvrah qaddisha* ou la communauté locale (*Abrégé des lois et prières*, R-15).

L'habillement suit un ordre strict et des règles précises comme en témoigne cet extrait d'un livret de formation à la *taharah* pour une compagnie de femmes :

« On habille le corps en respectant toujours la *tsniouth*<sup>61</sup> : on enfle d'abord la robe par la tête et on ferme le nœud au cou, on enfle le bras droit et on fait un nœud au poignet, de même avec le bras gauche. Tous les nœuds <91> sont faits de manière à former la lettre 'Shin'<sup>62</sup>. On glisse le grand tablier sous le corps et on le noue, puis on place le plus petit tablier sur le corps, en fermant le nœud (en 'Shin'). Pour une femme qui n'avait jamais été mariée, on ne met que le grand tablier que l'on met sur le corps. »<sup>63</sup>

Une fois le corps habillé, on invite les proches à venir mettre les chaussons et les nouer (d'abord le droit puis le gauche), en présence du responsable de la *hèvrah* ou de l'ensemble de la *hèvrah qaddisha*, puis les proches sont invités à se retirer de la pièce.

Le corps est alors porté et déposé dans le cercueil par les membres de la *hèvrah qaddisha* et d'autres personnes (employés du cimetière), si cela est nécessaire. Selon les habitudes locales, de petites quantités de sable<sup>64</sup> peuvent être versées sur les yeux et sur l'ensemble du corps. A Strasbourg, le fond du cercueil peut être couvert de paille, mais la pratique du percement de trous dans le cercueil n'est plus autorisée.

A la suite de ces préparatifs, la *hèvrah qaddisha* (ou quelques-uns de ses membres) restera auprès du mort jusqu'à l'enterrement. Il y a en fait un accompagnement constant du défunt et une prise en charge de la famille depuis le décès jusqu'à la tombe : les membres de la compagnie chantent des psaumes et récitent le *Kaddish yatom* (« *kaddish* des endeuillés »). La surveillance du corps du défunt est une des activités importantes de la *hèvrah qaddisha*, notamment en l'absence de la famille ou si cette dernière ne peut pas l'accomplir elle-même. Il s'agit de veiller à ce que le défunt soit en paix durant toute la procédure funéraire. Ainsi chaque membre de la *hèvrah qaddisha* est considéré comme un gardien (*shomer*), du corps du défunt.

Dans certaines communautés, il est toujours d'usage que les membres de la *hèvrah qaddisha* fréquentent le bain rituel (*miqvèh*), <91> une fois leurs tâches accomplies. Un repas communautaire peut également suivre le passage au *miqvèh* et la *hèvrah qaddisha* peut également organiser une fête annuelle<sup>65</sup> qui commence par une journée de jeûne et qui comporte des prières pénitentielles censées réparer les actes irrespectueux que la compagnie aurait pu commettre.

-----

Comme nous l'avons montré tout au long de ces lignes, la *hèvrah qaddisha* est une organisation juive ancienne qui plonge ses racines dans l'histoire du judaïsme de la fin du Moyen Âge et se structure au

<sup>59</sup> Ceux-ci doivent être brossés par les membres de la *hèvrah qaddisha*, et l'on récupère les cheveux perdus pour les mettre dans le cercueil.

<sup>60</sup> Les franges du châle de prière servent à rappeler la pratique des commandements de la loi juive.

<sup>61</sup> Règles de pudeur de la femme juive.

<sup>62</sup> La lettre « shin » renvoie au mot hébreu *shaddai*, titre donné à Dieu dans les textes bibliques (par ex. Génèse 17,1 ; 28,3), mais dont on ignore le sens exact. Cette lettre aussi inscrite sur les boîtes des *tefillin* et les *mezouzoth* rappelle la toute-puissance divine.

<sup>63</sup> *La Tahara*, Strasbourg, Solidarité féminine juive, p. 6.

<sup>64</sup> Il est aussi d'usage de mettre un sachet de terre provenant d'Israël dans le cercueil.

<sup>65</sup> Généralement le 7 du mois de Adar, supposé être la date de la mort de Moïse.



long des siècles pour devenir une institution inséparable de la synagogue et indispensable à l'accompagnement des familles juives. Au cœur de ce dispositif communautaire toujours très actif, on trouvera le principe de bienfaisance qui fait de l'accompagnement des morts et de leurs proches un commandement (*mitsvah*) de la plus haute importance. Le rituel de purification (*taharah*) assure au corps les soins nécessaires et le respect que le monde des vivants doit aux défunts. Ainsi, dans le temps de rupture introduit par la mort, la *hèvrah qaddisha* soulage et guide ceux qui sont dans la peine tout en escortant le corps des défunts jusqu'à leur dernière demeure, dans l'espérance de la résurrection.

## Bibliographie

- Birnbaum Philip, 1964, *A Book of Jewish Concepts*, New York, Hebrew Publishing Co.
- Cimetières juifs d'Alsace*, 2012, *Cimetières juifs d'Alsace, un patrimoine à préserver : Rosenwiller et Wintzenheim*, Strasbourg, Publications de la Société savante d'Alsace en coédition avec l'Association pour la connaissance et l'étude du patrimoine de l'Alsace Recherches et documents, t. 83.
- Decomps Claire, 2012, « Lois et coutumes juives en matière funéraire. L'exemple des cimetières de l'est de la France », in *Cimetières juifs d'Alsace, un patrimoine à préserver : Rosenwiller et Wintzenheim*, pp. 103-128.
- <93> Diemling Maria, Veltri Giuseppe (ed.), 2009, *The Jewish body : Corporeality, Society, and Identity in the Renaissance and Early Modern Period*, Boston - Leiden, Brill.
- Dolève-Gandelman Tsili, Gandelman Claude, 1994, « Corps-texte/texte-corps : des rites juifs comme rites textuels », *L'Homme* 34/129, pp. 93-108.
- Fizon Bruno, 2010, « Funérailles et inhumations. Droits internes des religions : Judaïsme », in Messner Francis (dir.), *Dictionnaire : Droit des Religions*, Paris, CNRS Éditions, pp. 374-376.
- Goldberg Sylvie Anne, 1989, *Les deux rives du Yabbok. La maladie et la mort dans le judaïsme ashkénaze*, Paris, Cerf.
- Goldberg Sylvie Anne (dir.), 1993, « Charité », « Confrérie sainte », in *Dictionnaire Encyclopédique du Judaïsme*, Paris, Cerf.
- Gugenheim Michel, 1988, *Les derniers devoirs. Le rituel juif du deuil*, Paris, Association Israélite de Paris. Version non datée accessible sur <http://www.consistoire.org/pdf/Avelout%20-%20Guide%20des%20lois.pdf>, consulté le 31/08/2017.
- Gugenheim Ernest, 1992 [1961], *Le Judaïsme dans la vie quotidienne*, Paris, Albin Michel (coll. Présences du judaïsme), pp. 200-207.
- Hidiroglou Patricia, 1999, *Rites funéraires et pratiques de deuil chez les Juifs en France, XIX<sup>e</sup>-XX<sup>e</sup> siècle*, Paris, Les Belles Lettres.
- Kornbluth Doron, 2012, *Cremation or Burial? A Jewish View*, Mosaica Press.
- Kuberski Piotr, 2012, *Le christianisme et la crémation*, Paris, Cerf.
- Lewental Gershon, 2010, « Hévrah (Charitable or Sacred Society) », in *Encyclopedia of Jews in the Islamic World*, vol. II, Leiden – Boston, Brill, pp. 409-415.
- Nohlen Klaus, 2012, « Quelques remarques sur le développement des formes des pierres tombales et leur ornementation », in *Cimetières juifs d'Alsace, un patrimoine à préserver : Rosenwiller et Wintzenheim*, pp. 37-41.
- Ouaknin Jacques, 2002, *L'âme immortelle. Précis des lois et coutumes du deuil dans le judaïsme*, Paris, Consistoire de Paris / Bibliophane – D. Radford.
- Raphaël Freddy, 1975, « La représentation de la mort chez les Juifs d'Alsace », *Archives de Sciences sociales des Religions* 39, pp. 101-117.
- Schnitzler Bernadette, 2012, « 'Aux portes du silence' : L'art funéraire juif alsacien dans son environnement », in *Cimetières juifs d'Alsace, un patrimoine à préserver : Rosenwiller et Wintzenheim*, pp. 129-134.
- <94> Weyl Robert, 1990, « De l'influence du milieu, catholique ou luthérien, sur l'art funéraire des Juifs d'Alsace de la fin du XVI<sup>e</sup> au XIX<sup>e</sup> siècle », *Cahiers Alsaciens d'Archéologie, d'Art et d'Histoire*, XXXIII, pp. 207-216.
- Rabinowitz Louis Isaac, 1972, « Hévrah, Hāvurah » et « Hévra (Hāvurah) Kaddisha », 1972, in *Encyclopaedia Judaica*, vol. 8, Jerusalem, Keter Publishing, col. 440-442 et col. 442-446.
- Zwilling Anne-Laure, Legrand Thierry, 2015, « Lire le religieux dans le paysage des cimetières : fondements juifs, chrétiens et musulmans », in Gaultier Matthieu, Dietrich Anne et Corrochano Alexis (dir.), *Rencontre autour des paysages du cimetière médiéval et moderne. Actes des 5es Rencontres du Groupe d'Anthropologie et d'Archéologie Funéraire*, Supplément à la Revue Archéologique du Centre de la France 60, Tours, FERACF, pp. 255-267.
- Le rituel du deuil : 'les derniers devoirs'*, 1992, par le Grand rabbinat du Québec, Montréal, Rabbinat ; <http://www.rabbinat.qc.ca/nsite/deuil.html>, consulté le 31/08/2017.

*Abrégé des lois et prières. Hévra Kadicha Métaharim*, 2005, Strasbourg, 'Hévra Kadicha Métaharim.